

Izoard et Simenon

L'onomastique des romans de Simenon est un monde en soi. Souvent, il donnait à ses personnages de patronymes dont la connaissance remontait à sa vie liégeoise. C'est d'abord le cas lorsque l'action se passe à Liège, comme dans *Pedigree* ou dans *La Danseuse du Gai-Moulin*, mais également pour de multiples romans situés ailleurs en Belgique, mais aussi en France. Dans de tels cas, les deux éditeurs des volumes de La Pléiade, Jacques Dubois et Benoît Denis, ne manquent pas de gloser telle origine liégeoise d'un nom, qu'il renvoie à la généalogie de l'auteur ou soit simplement répandu dans sa région.

L'histoire du roman *Le Train* ne se passe pas en Belgique : le narrateur, qui raconte son exode à travers la France en mai 1940, n'en est toutefois pas éloigné, puisqu'il habite dans la commune de Fumay, dans les Ardennes françaises. Son nom, Marcel Féron, courant dans le Nord, est tout aussi répandu en Belgique qu'en France. Il est d'ailleurs possible qu'il ait changé en cours de rédaction du roman : une erreur dans l'épellation du nom semble indiquer que le narrateur se serait d'abord appelé Fléron, nom qui renvoie à une commune de la région liégeoise, mais qui est peu fréquent comme patronyme. Simenon aurait changé ce nom pour une forme plus fréquente et plus française¹.

En résumé, les noms de familles que Simenon choisissait puisent tantôt à un fonds français, tantôt belge, et parfois liégeois.

Or, dans le chapitre III du roman (en page 854 du volume de La Pléiade) est évoqué un personnage dont le nom nous interpelle. Son origine ne diffère pourtant guère d'un Féron, puisque lui aussi est aussi fréquent en Belgique qu'en France, et provient, lui aussi, du Nord de ce second pays :

1. Cf. la note 2 en page 1620 du tome II des *Romans* dans la collection de La Pléiade.

Je pourrais compter le nombre de fois que j'avais pris le train avant ce voyage-là. La première à quatorze ans, pour aller à Saint-Gervais, on m'avait remis une carte avec mon nom, ma destination et une note disant :

« En cas d'accident ou de difficultés, prière de s'adresser à Mme Jacques Delmotte, Fumay, Ardennes. »

[...]

Mme Delmotte était ma bienfaitrice, comme disaient les gens, et j'avais fini par adopter ce mot-là aussi. Je ne me rappelle pas les circonstances dans lesquelles elle a été amenée à s'occuper de moi.

Jacques Delmotte est le nom réel du poète Jacques Izoard (1936-2008). La question qui surgit est : en forgeant le nom de ce personnage (un nom de veuve, désignée par le prénom de son mari !), Simenon choisit-il simplement un nom français ? ou se souvient-il d'un nom très répandu à Liège ? Et dans ce cas, y a-t-il la moindre probabilité d'un lien avec notre poète ? Se souvient-il, sinon de lui, du moins de son nom ? À priori, non : l'explication la plus économique est que, comme il le fait généralement, pour nommer un personnage, Simenon élit un patronyme pour sa neutralité ou ses connotations, et lui associe quasi aléatoirement un prénom (masculin).

Et pourtant, il suffirait d'un lien, si ténu soit-il, entre les deux hommes pour étayer un tant soit peu cette hypothèse d'un « souvenir » onomastique dans le chef du romancier.

Or il se trouve que les deux hommes se sont rencontrés. Voici dans quelles circonstances (extrait d'un entretien de Jacques Izoard avec Joseph Orban, 2004) :

J.I. : [...] Simenon que j'ai rencontré aussi, mais lui, à Liège ; je n'ai pas eu besoin de courir à Paris. Figure-toi que Simenon faisait une conférence à L'Émulation. C'était l'époque où il y avait encore une grande salle à L'Émulation. Maintenant, tout ça n'existe plus. Je me souviens : il n'y avait presque personne dans la salle. Il y avait encore un grand rideau comme avant avec un trou au milieu du rideau, un grand rideau de velours rouge. Et à un moment donné j'ai vu l'œil de Simenon qui regardait à travers le trou, pour voir combien il y avait de personnes dans la salle, pour voir s'il y avait du monde : il n'y avait presque personne. Et je me souviens qu'après la conférence, j'ai un peu discuté avec Simenon, mais là, je ne sais même plus de quoi. Un peu plus tard, en 1962, quand j'ai publié mon premier recueil de poèmes, Ce manteau de pauvreté, avec une préface de Paul Gilson, un poète français bien oublié, j'ai envoyé le recueil à Simenon à Échandens, et il m'a répondu un petit mot très gentil : « Cher Monsieur Izoard,

merci beaucoup », de sa main. Une petite note très sympathique — court, puis voilà : ce sont mes seules relations avec Georges Simenon. Je ne sais plus pourquoi je parle de Simenon.

Un agenda du jeune poète confirme la chose et nous donne la date de cette conférence liégeoise : « Mardi 7 octobre 1958 : à 20 h 30, Conférence Georges Simenon à l'Émulation ».

Le Train a été rédigé en mars 1961, c'est-à-dire avant qu'Izoard se rappelle au souvenir de Simenon par l'envoi de son recueil, non encore paru, mais après leur brève rencontre de 1958. À cette occasion, Izoard a dû se présenter au conférencier sous son nom réel, sans oser recourir à ce pseudonyme qu'il venait de forger (en 1956), mais dont il n'avait guère usé publiquement jusqu'alors. Sous quel nom s'est-il ensuite manifesté, lors de l'envoi de son recueil ?

[La lettre de Simenon à Izoard reste à retrouver.]

Pour le reste, quelle place Simenon, sa personnalité et son œuvre, ont-ils pu occuper dans la vie d'Izoard ? L'auteur de *Pedigree* n'est pas poète, et Izoard parle peu de romanciers.

Pour le jeune Jacques Delmotte, Simenon est d'abord un auteur de romans policiers. Peu de temps avant de le rencontrer, il le cite à ce titre, dans une ébauche de roman avorté. « Dans [un] train qui roule à travers la campagne allemande », un personnage du nom de Marie-Madeleine déroule une façon de monologue intérieur :

Et ce train qui avance comme une tortue ! Que n'ai-je pris l'avion ! Si au moins j'avais emmené un roman policier ! J'ai horreur de la lecture, mais quand même ! Les policiers, ça lave le cerveau, ça vous rend féroce, dure, et rien ne me fait plus de bien, par moments, que la férocité. C'est comme l'amour, ça purifie. Je parle, bien entendu du véritable amour, pas de celui que je vends à la sauvette ; et je parle du vrai roman policier, celui de Simenon ou celui d'Agatha Christie.

Un peu plus tard, à l'époque de son premier recueil, il le mentionne dans un texte drolatique, où il affirme l'inéluctabilité de la maladie poésie² :

La première année j'attrapai la malaria ; la deuxième année, j'attrapai la poésie. On s'en débarrasse difficilement. À vrai dire, je préférais la malaria. Au fait, était-ce bien la malaria ? Je n'en sais fichtre rien, mon bon monsieur. Peut-être la grippe tout simplement. Ou mal à l'œil. Mais la poésie, j'en suis certain. Vous voulez connaître les cir-

2. Inédit n° [109] dans le Tome I des *Œuvres complètes de Jacques Izoard*, p. 120.

constances ? C'est arrivé comme ça. On m'a conseillé des contrepoisons : j'ai lu le Code Pénal, des tas de grammaires françaises, toutes plus ennuyeuses les unes que les autres, Simenon, les lois militaires, la Bible, Mauriac... Rien à faire. Maladie chronique. Mais elle peut conduire l'esprit et le corps dans les idées les plus aberrantes.

Beaucoup plus tard, en 2006, il l'évoque en une parenthèse dans un texte de prose intitulé « Enfance d'impasse ! », où il revient sur son enfance dans la rue du Général-Modard : « Et, d'emblée, je me souviens (comme aurait dit Simenon) des vastes terrains vagues où se nourrissait mon imagination. Terrains vagues, aujourd'hui terrains perdus³... »

Mais Simenon est aussi et d'abord pour lui, assez naturellement, l'écrivain de Liège. Dans un assez long texte manuscrit, qui fut sans doute celui de la conférence qu'il donna à la Bibliothèque Albert I^{er} à Bruxelles, le 5 février 1975, sous le titre « La nouvelle poésie (groupe Odradek) », il critique le critique Pol Vandromme :

Quant aux écrivains français de Wallonie, Vandromme, après avoir évoqué « la Flandre conciliatrice », déclare, qu'en ce qui les concerne, « l'empreinte d'un paysage et d'un enracinement originel ne détermine pas leur œuvre. Aucun sentiment collectif ne les porte ». Toujours selon Vandromme l'écrivain français de Wallonie revendique dans l'héritage étranger ce qui correspond à ses tendances propres. Quant à Liège décrit par Simenon, c'est Liège vu à travers les romans russes !

Il faut totalement ignorer ce qui se passe aujourd'hui en Wallonie pour écrire de telles bourdes, de telles stupidités.

Peu de choses, au final. Simenon n'est pas l'auteur de prédilection d'Izoard. Reste que tous deux sont liégeois et ancrés dans leur ville, même si le premier l'a quittée tôt ; que cette ville habite leur œuvre, constamment pour l'un épisodiquement pour l'autre ; que c'est à Liège que, très fugacement, ils se sont croisés ; et que Delmotte est un patronyme autant liégeois qu'ardennais !

Gérald Purnelle
Septembre 2026

3. Publié dans *Sainte-Walburge et environs. Vie artistique et littéraire intense au XX^e siècle*, Liège, Échevinat de la Culture de la Ville de Liège, 2007 ; v. le Tome III des *Œuvres complètes de Jacques Izoard*, p. 431.